

Zeitschrift: Actio humana : l'aventure humaine
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 99 (1990)
Heft: 4

Artikel: La crise, ce n'est qu'un moment de la vie
Autor: Speich, Martin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CRISE, CE N'EST QU'UN MOMENT DE LA VIE



«Parler de crise de la famille, ça effraie beaucoup de gens», dit le thérapeute zurichois Josef Duss-von Werdt. «On estime qu'une aussi belle institution ne devrait pas connaître de remises en question. Pourtant, les crises font partie de l'existence.» Elles sont aussi des forces créatrices. Si on accepte de les affronter, on peut les résoudre. Et, parfois, en tirer assez d'enseignements pour estimer qu'il vaut la peine de modifier certains de ses comportements.

U

n samedi soir dans la banlieue bâloise, dans un quartier de villas entourées de grands jardins. Au numéro 44, une confortable maison de dix pièces, on fête un anniversaire. Bruits de voix et de verres qui s'entrechoquent, rires et cris d'enfants. «C'est le moment de faire la photo de famille!» crie soudain quelqu'un. Ursula B., la reine de la soirée, et Jean-Pierre, son mari le troisième -, se préparent. On fête ce soir-là les 40 ans de la jeune femme. Jean-Pierre tient par la main leur petite Sophie, 2 ans, qui a les yeux tout grands ouverts et les joues roses d'excitation.

Le photographe s'est installé avec son matériel dans un coin du living-room, aussi vaste qu'une salle de bal. Bientôt, toute la famille s'est rassemblée devant lui. Il y a là Anne, 20 ans, la demi-sœur de Sophie - mais elle se considère aussi un peu comme sa mère: «Où est mon enfant?» demanda-t-elle, sitôt qu'elle fut entrée dans la maison, lors d'une de ses récentes visites; il y a aussi Johannes, le père d'Anne et le premier mari d'Ursula, en compagnie de sa femme, Eva; Michi, 15 ans, le demi-frère de Sophie et d'Anne, avec son père, Martin, le deuxième mari d'Ursula, et Hanni, la femme de celui-ci, qui aura son premier enfant le mois prochain; enfin, il y a les parents d'Ursula, le grand-père et la grand-mère des trois enfants.

Les autres invités observent la manière dont petits et grands prennent place devant l'objectif. Plaisanteries, directives du photographe, éclair du flash, clic-clac - ça y est! Le portrait de la «famille postmoderne» est pris. C'est en fait un double instantané. D'abord, l'instantané d'une famille dont les relations entre les membres ne sont pas toujours aussi souriantes; ensuite, l'instantané d'une évolution sociale qui inquiète beaucoup d'entre nous et qui se traduit notamment par le taux des divorces - un pour trois mariages. Ce qui fait peur déclenche automatiquement un réflexe de défense. On cherche à sauvegarder ce qui existe, ce qui a résisté à l'épreuve du temps. Et pourtant, cette évolution est peut-être moins négative qu'on le pense. De nouveaux types de relations se dessinent peut-être derrière ces conflits et ces ruptures qui font si mal.

Pour trouver des réponses à ces questions,

j'ai lu cet été une quantité d'ouvrages et d'articles, et j'ai interviewé une demi-douzaine de spécialistes. J'ai rencontré Josef Duss-von Werdt, qui a formé un grand nombre de conseillers conjugaux et de thérapeutes de famille, dans un village du Lötschen-tal perché à 1700 mètres; le psychiatre, passionné de créativité, Gottlieb Guntern, dans son institut de Brigue; la sociologue Maria Rerrich, dans son département de recherches de l'Université de Munich; le psychiatre pour enfants berlinois Horst Petri, dans la pièce de son appartement qui lui sert de bureau, à Kreuzberg; le thérapeute Roland Weber, dans une auberge de campagne de la région de Stuttgart; et la sociologue française Irène Théry, au buffet de la gare de Genève.

Plus j'avancais dans mon enquête sur la diversité des formes que peut prendre la famille, plus je constatais à quel point ce thème remuait de choses en moi. Pour la première fois, j'ai réalisé que, moi aussi, je vivais dans une de ces familles constituées après une séparation, et qui sont confrontées à des problèmes bien spécifiques. Entretemps, je me suis inscrit à un cours du soir, organisé par le Service de protection de la jeunesse de Thalwil, et je me réjouis de chaque rencontre, qui me fait réfléchir aux rapports que j'entretiens, ou entretenais, avec ma famille. Après la première soirée, déjà, mes relations avec les enfants de ma troisième femme se sont améliorées; et j'arrivais enfin à accepter que ma fille, née de mon deuxième mariage, me reprochât si violemment mon attitude pendant et après le divorce. J'ai commencé à réfléchir sérieusement à mon comportement d'homme marié - et à le corriger.

Etait-ce vraiment un hasard si, au cours de mon enquête, j'ai fait la connaissance d'Ursula, quatre jours seulement avant son anniversaire à l'occasion duquel toute sa famille était réunie? Pendant qu'elles posaient pour la photo, j'ai bien observé les onze personnes: elles manifestaient tant de bonne humeur, tant de chaleur et d'affection les unes envers les autres! Je me suis dit que, chez les adultes, ce pouvait être de la simulation. Mais les enfants se comportaient de manière parfaitement naturelle, allaient sans

Ursula B. avec ses parents, ses enfants, son conjoint, ses ex-maris et leurs femmes. Les sociologues appellent ça une «famille reconstituée» - après une ou plusieurs séparations. On parle aussi de famille «post-moderne», pour la différencier de la famille «moderne», traditionnelle ou bourgeoise, formée du père, de la mère et des enfants.

PHOTO:
CHRISTIAN HELMLE

SUITE EN PAGE 8

A 16 ANS, JE REVAIS D'UNE FAMILLE AVEC SEPT ENFANTS!

Ursula B., qui vient de fêter ses 40 ans, parle de sa vie. Elle est passée par des crises et des remises en question. Mais elle a aussi connu une vie de famille plus «conventionnelle».



Parmi les gens qui ont fêté les 40 ans d'Ursula, il y avait les trois «hommes» de la jeune femme. Elle est ici avec Johannes, son premier mari (en haut); avec Martin, son deuxième mari, et Hanni, sa femme (au milieu); et avec Jean-Pierre, son troisième mari, qui partage aujourd'hui sa vie (en bas). Les trois hommes ont pu lire l'histoire de leur relation avec Ursula, que celle-ci nous a racontée. Martin pense qu'elle n'a pas toujours été aussi harmonieuse qu'Ursula le dit. «Nous avons eu beaucoup de conflits, et nous ne les avons pas tous affrontés ouvertement. Mais, bon, ce qu'elle exprime ici, c'est sa vision des choses...»

PHOTOS:
CHRISTIAN HELMLE

J'ai rencontré JOHANNES, mon premier mari, dans le mouvement des Jeunesse catholiques de la petite ville de Saare où j'ai grandi. A cette époque, l'Eglise était très engagée. Elle encourageait les débats d'idées et développait notre sens de la justice sociale. Johannes avait trois ans de plus que moi; il était instituteur. Ce fut mon premier grand amour, passionné et merveilleux. J'avais 16 ans, et je rêvais de fonder une famille, d'avoir sept enfants et de vivre dans une maison qui serait à nous. A 19 ans, j'étais enceinte. Pour Johannes et moi, il était clair que nous allions nous marier. Mes parents, eux, auraient préféré éléver l'enfant avec moi. C'est seulement beaucoup plus tard que je me suis rendu compte à quel point je m'étais investie dans la relation avec Johannes. Je n'avais plus ni amis ni loisirs à moi, alors que lui voyait toujours ses copains et continuait de faire les choses qui lui plaisaient. Cela, je l'ai observé à chaque fois: dès qu'une femme tombe amoureuse d'un homme, plus rien d'autre n'a d'importance pour elle.

Nous nous sommes donc mariés, et nous avons trouvé un appartement à proximité du domicile de mes parents. J'ai fini ma formation d'éducatrice. Quand ANNE est venue au monde, ma mère la gardait pendant mes absences.

C'est à l'époque où j'effectuais un stage dans un service d'aide aux sans logis que j'ai commencé à remettre en question l'institution de la famille. Le triangle mari - femme - enfant ne laisse aucune liberté personnelle; ça me gêne. Enfant déjà, quand j'observais les adultes autour de moi, j'avais l'impression que les femmes de 30 ans avaient déjà leur vie derrière elles! Et je pensais souvent à ce que, moi, je pourrais faire pour ne pas être comme elles.

Des amis de collège de Johannes étaient alors sur le point de fonder une communauté, à Bâle. L'idée nous intéressait, mais Johannes finit par y renoncer parce qu'il n'aurait aucune chance d'obtenir un permis de travail en Suisse. Nous avons décidé de vivre pendant quelque temps chacun de notre côté. Dans cette communauté, où j'ai vécu avec Anne, je ne suis restée que trois mois: les gens ne s'entendaient pas, et l'expérience s'est vite terminée.

MARTIN était stagiaire dans la crèche alternative où je travaillais. Avec les parents des enfants, comme avec les étudiants qui vivaient en communauté avec Martin ou entre femmes, nous discutions très souvent d'autres façons de vivre. Johannes venait régulièrement nous voir, le week-end et pendant les vacances. Nous n'avions pas encore pris de décision au sujet de notre relation. Mais quand je lui ai annoncé que j'avais l'intention de rester à Bâle, où je faisais désormais ma vie, Johannes souhaita que nous divorcions au plus tôt. Il avait manifestement besoin que la séparation fût radicale. Il m'a dit aussi qu'il tenait à ce qu'Anne reste avec lui et que si je m'y opposais, il était prêt à aller jusqu'au tribunal. J'étais dans une position assez faible; d'autre part, Johannes ne m'était pas indifférent et je ne voulais pas

risquer de couper toute relation avec lui. Nous avons fini par décider qu'Anne vivrait avec son père, mais que si elle désirait un jour venir chez moi - et si ce n'était pas qu'un caprice -, elle pourrait le faire. Le divorce ne fut dès lors plus qu'une simple formalité.

Johannes était un bon père. Il jouait beaucoup avec Anne, la conduisait lui-même à la crèche et la prenait avec lui partout où il pouvait, même à l'étranger, et dans les bistrots - ce qui me plaisait moins. Sa nouvelle amie, Eva, chercha à se démarquer d'Anne. Elle ne voulait pas tenir le rôle d'une mère de remplacement. Anne nous jouait souvent l'une contre l'autre: «Eva, elle, elle me permet de faire ça...», me disait-elle par exemple quand je lui interdisais quelque chose. Entre Eva et moi, il y avait alors beaucoup de nondits. Aujourd'hui, Anne ne se dresse plus entre nous, et nos relations sont meilleures. Anne, qui venait souvent chez nous pendant ses vacances, avait l'expérience de deux mondes très différents. A Bâle, elle vivait dans une communauté; et en Saare, dans une petite famille. Martin aimait bien Anne, même si elle lui faisait sentir qu'il n'était pas son père: «Ce n'est pas mon papa!» disait-elle parfois de lui, en sa présence. Peut-être cela nous a-t-il aussi décidés - en plus du désir que l'on ressentait - à faire un enfant ensemble. Quand MICHÉL est né, Anne avait cinq ans. Elle l'adora tout de suite, et cet amour fut réciproque.

C'est un peu plus tard que j'ai rencontré JEAN-PIERRE. Nous vivions toujours en communauté, mais quand la maison où nous habitions a été démolie, nous nous sommes séparés. Martin est parti vivre avec un groupe d'hommes. Michéline et moi, nous sommes allés habiter dans un appartement que nous partagions avec un couple, Marko et Monika. Puis, pendant une année, j'ai vécu chez une de mes sœurs, en Allemagne, où j'ai fait des études de pédagogie thérapeutique.

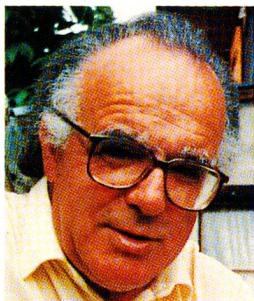
Entre-temps, à Bâle, Martin et Hanni s'étaient mis à vivre ensemble. J'étais folle de rage; je lui en voulais de ne pas m'avoir parler de leur relation. Je lui ai dit que ne voulais plus le voir, et cela a duré plusieurs années. Martin voulait divorcer. Nous étions alors incapables de communiquer; nous ne faisions que nous adresser des reproches. Finalement, nous sommes allés consulter un thérapeute de couple. Trois séances ont suffi pour comprendre que chacun de nous deux devait régler ses propres problèmes. C'est dans notre rôle de parents de Michéline que nous nous sommes retrouvés. Nous avons recommencé à nous voir, à nous inviter l'un chez l'autre. Peu à peu, j'arrivais à accepter que Martin vive avec une autre femme. Michéline a aujourd'hui 15 ans. Récemment, il a eu de sérieuses difficultés au collège. Comme je n'approuve pas les principes pédagogiques de cette école, je ne pouvais pas vraiment l'aider. Martin l'a fait à ma place. Il y a quelques années, Anne est venue me rejoindre, à Bâle. Je vivais alors en communauté avec Jean-Pierre, Marko et Monika, et Laura, leur fille, dans la maison

où nous sommes encore aujourd'hui. Je suis à nouveau tombée enceinte, mais cette fois-ci je ne l'avais pas projeté. J'avais repris mon travail d'enseignante quand les deux premiers enfants étaient devenus assez indépendants. La naissance de SOPHIE a tout bouleversé. Je pensais que j'allais pouvoir retravailler, au moins à mi-temps, trois mois après, mais j'ai eu de l'arthrite et je n'en ai pas été capable. Avec Jean-Pierre, nous n'avons jamais mis notre argent en commun; nous le gérions chacun pour soi. Malgré cela, de manière tout à fait spontanée, il m'a alors aidée financièrement; et il a aussi pris en charge certaines dépenses pour les deux autres enfants. Jean-Pierre n'a pas la même relation avec Michéline qu'avec Anne; il est vrai qu'elle a longtemps vécu chez Johannes. Quand elle est venue chez nous, c'était une vraie peste, qui disait ce qu'elle pensait. Elle se disputait souvent avec Jean-Pierre, et lui disait ce qu'elle aurait dû me dire à moi. Ce qui ne l'a pas empêchée de me demander un jour - alors qu'elle vivait avec nous depuis environ une année: «Si tu mourrais, maman, est-ce que tu crois que je pourrais rester chez Jean-Pierre?»

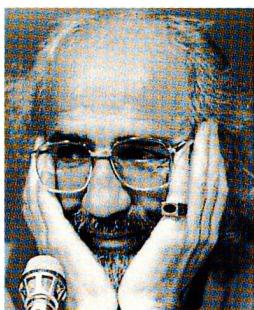
Mes parents comptent beaucoup pour moi. J'avais envie qu'ils comprennent ma manière de vivre. Ils avaient bien sûr pensé que la communauté ne durerait pas, que ce ne serait qu'une expérience pour moi. Mais ils ont finalement compris ce que je voulais vivre, et cela nous a permis de nous rapprocher les uns des autres. Eux et les parents de Martin sont restés en étroite relation. Le père et la mère de Martin considèrent Anne comme leur petite-fille; et ils sont les grands-parents chez qui elle emmène volontiers son petit ami. Quand Sophie est née, il était tout naturel, pour eux, de la considérer aussi comme leur petite-fille. Les parents de Martin, nous les invitons à toutes nos fêtes de famille. Comme mes frères et sœurs: eux aussi, j'ai toujours voulu les associer à ce que je vivais. Mais cela n'est pas allé sans difficultés. Ma plus grande sœur, son mari et leurs quatre enfants, vivent de manière tout à fait conventionnelle. Au début, elle avait un peu de peine avec les gens qui vivaient avec moi en communauté, et ceux-ci le lui rendaient bien. Johannes, lui, a des relations avec tous les membres de notre «famille». Quand il vient, ce n'est pas seulement pour voir Anne. L'être humain est tellement complexe... La relation entre un homme et une femme n'est qu'une des nombreuses relations qu'il est possible d'imaginer. ■



LA CRISE, CE N'EST QU'UN MOMENT DE LA VIE



«La crise est une force créatrice». Josef Duss-von Werdt.



«Réorganiser ses relations de manière créative». Gottlieb Guntern.



«Les hommes peuvent, s'ils veulent.» Maria Rerrich.



«Plus de maturité et plus de créativité.» Roland Weber.

SUITE DE LA PAGE 5

faire de cas d'un père à l'autre, prenaient la main de celui-ci, faisaient un câlin à celui-là, embrassaient le troisième.

Le psychiatre et professeur à l'Université de Zurich Jürg Willi a dit quelque part que «ce sont les personnes directement concernées qui peuvent le mieux parler du mariage et de la famille». Duss-von Werdt, pour sa part, a identifié le mouvement de mai 68, dans sa critique de toutes les traditions et institutions, comme «le point de départ dans l'évolution des rapports sociaux, de notre échelle des valeurs et de nos modèles». Quant à François Höpflinger, il a remarqué, dans une enquête du Fonds national suisse pour la recherche scientifique consacrée aux changements des formes de la famille, que «les femmes sont les forces motrices dès qu'il s'agit d'imaginer de nouvelles normes et de nouveaux comportements, et de réaliser l'égalité dans le couple et dans le mariage». Trois experts admettent ainsi, implicitement, qu'Ursula B. est compétente pour parler de la famille. «Je suis une enfant de mai 68», dit-elle simplement. «Nous avons remis en question l'institution de la famille, et discuté pendant des nuits et des nuits de la vie en communauté. Nous nous sommes demandé ce qui était le mieux pour les enfants. Je suis convaincue aujourd'hui qu'il n'y a pas une famille idéale, mais de multiples manières de concevoir la vie à plusieurs. Toutes ont leurs bons et leurs mauvais côtés. A chacun de trouver celle qui lui convient.» Ursula a aussi compris, depuis la naissance d'Anne - sa première fille -, il y a vingt ans, que les représentations que nous avons de ce qui est idéal, qui ont souvent notre éducation pour origine, sont étonnamment résistantes. Ursula elle-même, bien qu'ayant épousé les slogans de mai 68, garde en elle l'image idéale de la famille nucléaire - père, mère, enfants -, de cette structure familiale que l'on dit «saine»: «Cette représentation idéale me vient de temps en temps à l'esprit, mais aussi celle de pouvoir vivre seule, sans enfants, en ne pensant qu'à moi...»

L'histoire de la «famille postmoderne» d'Ursula - l'expression a été utilisée par le sociologue alémanique Kurt Lüscher dans le titre d'un de ses livres - appartient à l'Histoire de notre temps. La biographie d'Ursula, racontée aux pages précédentes, est le résumé d'une discussion qui a duré plus de quatre heures. La petite Sophie y a assisté pendant un bon moment avant d'aller faire la sieste, peu après midi. Sont arrivés ensuite les autres membres de la communauté: Laura, 8 ans, sa mère, Monika, et son père, Marko, qui

s'est tout de suite assis à la grande table du salon avec sa fille pour l'aider à faire ses devoirs. A un certain moment, ils se sont querellés à propos d'un exercice, et Marko s'en est allé à la cuisine préparer le repas. Les parents d'Ursula sont venus leur rendre visite quelques instants plus tard. Pendant que la jeune femme et moi poursuivions notre discussion, ils se sont tous mis à table, dans le jardin. Puis, Martin est arrivé à son tour, et a pris le café avec les autres. Lui et le grand-père de Sophie ont gentiment plaisanté avec elle quand ils ont vu la petite rejoindre le groupe, après sa sieste, les yeux encore tout ensommeillés.

En observant cette scène, j'ai été frappé par la grande implication des hommes dans la vie de famille. Peut-être est-ce la communauté qui favorise cet engagement. Mon expérience personnelle m'a aussi convaincu de l'importance qu'il y a de partager les tâches ménagères et les soins à donner aux enfants pour arriver à un véritable partenariat. «On ne peut plus défendre sérieusement l'idée que l'entretien de la maison est une activité typiquement féminine», observe Maria Rerrich. «Une étude, réalisée par des sociologues berlinois, a montré que les pères qui éduquent seuls leurs enfants s'occupent très bien de ces tâches. Les hommes en sont donc capables, s'ils le veulent. C'est très facile de dire, pour justifier qu'on en laisse la responsabilité à l'autre: „Je ne sais pas faire le ménage et la cuisine; ma femme, elle, est une experte dans ces domaines.“ Ce dont l'homme aurait alors besoin pour se sentir directement concerné par la naissance d'un enfant, c'est de la pression de l'extérieur, de la contrainte des circonstances. „Ce pourrait être, par exemple, une période de vacances de trois ans que la législation accorderait aux parents pour élever leurs enfants, mais dont la mère ne pourrait profiter qu'à moitié“, suggère la sociologue. „Et si le père refusait l'autre moitié, celle-ci serait perdue. A ma connaissance, un système de ce genre existe en Suède.“ Pour l'avoir aussi vécu, je sais à quel point de tels changements ne se réalisent pas sans blesser la vanité masculine. J'en ai trouvé une confirmation dans une enquête publiée par le Time Magazine. La directrice d'un institut new-yorkais, spécialisé dans les problèmes qui touchent au travail et à la famille, évoquait des séminaires de cadres - hommes et femmes - dans lesquels celles-ci se plaignaient de ce que leurs maris ne faisaient rien à la maison. Ce à quoi les hommes qui étaient présents ont répondu du tac au tac: «Chaque fois que j'aide ma femme, elle a quelque chose à dire sur ma manière de faire! J'ai donc laissé tomber. Quel intérêt y a-t-il à être constamment critiqué?» D'après ce que laissait entendre l'article du Time, ce genre de disputes cachent souvent des conflits, refoulés, de pouvoir, de rivalité et de jalouse: Qui de nous deux est le meilleur? Et qu'est-ce que ces conflits révèlent de notre relation? Pour le psychiatre valaisan Gottlieb Guntern, qui a derrière lui une longue expérience de thérapeute de couple et de famille, et de formateur de thérapeutes,



Que l'on soit marié ou non, que l'on vive en couple ou en communauté, c'est seulement quand il y a un enfant que se crée une relation familiale. Le désir d'en avoir un, lorsqu'un des deux partenaires est stérile, invite à imaginer d'autres formes de procréation - qui, parfois, heurtent notre éthique. Dans le film coréen «La mère porteuse», les questions existentielles que les progrès de la médecine posent à notre société sont présentées sous la forme d'un conte. En cachette, un couple de la bonne société «accueille» chez lui une jeune fille du peuple. Elle doit servir de mère porteuse à la femme, qui est stérile. Mais le mari s'éprend d'elle. Leur relation, pourtant, ne dure que neuf mois. Après la naissance de son enfant, la mère porteuse est remerciée et, toujours en cachette, s'en va, seule.

tous ces problèmes se résument finalement à une question de créativité - faculté dans laquelle se mêlent l'imagination, la confiance en soi et le courage: «Chez tous mes patients, le problème principal est d'avoir mal organisé leurs relations les plus importantes. Et presque tout ceux qui réussissent à se tirer d'affaire se montrent capable de rompre le cercle vicieux par une réorganisation créative de leurs relations. Mais la plupart des individus n'y parviennent pas, bien que la société, aujourd'hui, le leur permette. L'homme pense que s'il ne gagne pas d'argent, il n'est pas un vrai homme; et la femme, que si elle paraît sûre d'elle, elle est une mauvaise femme, une femme trop masculine. Dans ma clinique, c'était toujours la même chose: quand le mari d'une femme médecin était, pour son travail, appelé à changer de ville, elle donnait son congé et le suivait. Ou quand naissait un enfant, c'est elle qui renonçait à son emploi. Dans beaucoup de couples, tout est mal planifié. Car il peut arriver que la femme soit plus qualifiée que l'homme, ou qu'elle ait la possibilité de gagner davantage d'argent que lui. Malgré cela, quand ils pensent carrière, tous deux pensent d'abord à celle de l'homme.» Chez nous, les familles qui déménagent parce que la femme change d'emploi sont des cas isolés. Aux Etats-Unis, c'est une pratique plus courante, à laquelle on a déjà donné un nom dans le milieu des directeurs et des chefs d'entreprises - «l'homme à la traîne» -, et qui n'est pas sans risque d'aggraver les conflits. Parce que si de plus en plus de femmes, qui gagnent moins d'argent que leur mari, sont capables de reconnaître et d'exprimer leur insatisfaction et leur jalousie à l'égard de la «supériorité» masculine, les hommes, eux, ont tendance - disent les thérapeutes américains - à réprimer et à nier ce genre de sentiments.

Les sentiments et les conflits refoulés jouent presque toujours un rôle important dans les

séparations. Cela encore, je peux le vérifier par ma propre expérience. Aujourd'hui, j'ai aussi réussi à comprendre l'origine de mes anciens comportements: Pour sauvegarder l'illusion de l'harmonie dans mon couple, je réprimais mes rancœurs. Une consolation, toutefois: Après avoir lu les faits racontés par Ursula B., Martin, son deuxième mari, remarqua un oubli. «Dans notre relation aussi, et même si nous avons souvent extériorisé nos sentiments, nous avons chassé de nos pensées, refoulé beaucoup de conflits.» Quand le psychiatre pour enfants Horst Petri parle des «forces novatrices» qui se cachent derrière le phénomène de l'augmentation du nombre des divorces, cela signifie que ces conflits peuvent être aujourd'hui, sous la pression de la douleur, reconnus et, d'une manière ou d'une autre, résolus. Rien, à coup sûr, ne nous pèse d'un plus grand poids qu'une rancœur importante non avouée. Horst Petri, qui a écrit un livre sur les conséquences du divorce, m'a parlé des enfants d'un homme qui avait divorcé pour des raisons idéologiques: «Pour eux, l'épreuve a sûrement été très dure; mais je crois qu'elle leur a permis d'acquérir une grande maturité, parce qu'elle les a confrontés très tôt à de dures réalités et les a toujours obligés à s'exprimer sur ce qu'ils vivaient et ressentaient. Les discussions que le père avait par exemple avec sa fille de 15 ans étaient toujours douloureuses pour lui; malgré cela, non seulement il ne les évitait pas, mais il les provoquait, parce qu'il devinait que sa fille ressentait des choses qu'elle avait besoin d'extérioriser; et que, pour y arriver, elle devait parler et se confronter avec lui. La jeune fille en souffrait aussi. Mais elle souffrait conscientement, et affrontait conscientement sa douleur. Aujourd'hui, c'est une jeune femme qui a une conception de la vie bien à elle. Elle est d'un caractère gai et sociable. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'elle est sans problèmes, mais elle a une



PHOTO: AFP

Larmes de joie pour une famille de réfugiés tamouls. Sur un misérable bateau, ils ont réussi à quitter leur pays en guerre et viennent d'atteindre le port indien de

Rameshwaran. L'homme étreint sa femme et sa fille, qui pleurent. Depuis que la guerre existe, il y a des familles condamnées à fuir. C'est aussi le thème du dernier livre d'Yvonne Léger, «Eljascha, Liebesgeschichte einer Flucht» (Histoire d'amour d'une fuite), paru aux éditions Pendo, à Zurich. C'est une histoire d'amour intime et passionnée, pleine de poésie et de rêve, qui a pour décor la guerre et la mort; l'histoire d'un amour entre deux êtres qui fuient, et qui traversent la France d'un bout à l'autre. Yvonne Léger est alors dans le

ventre de sa mère. Quand le périple a commencé, Eljascha était enceinte de deux mois. En décembre 1940, elle franchissait la frontière suisse, près de Genève. Yvonne est née le 19 janvier 1941. Elle a dédié son livre à sa mère. «Parce qu'elle m'a dit un jour que j'étais l'enfant d'un amour. Mes parents m'avaient désirée. En dépit de la guerre.»

grande force intérieure. Si ses parents, autrefois, avaient été mieux préparés à affronter les conflits, quelques souffrances lui auraient été épargnées, à elle et à ses frères et sœurs. „Mieux préparés“, cela signifie que l'on est prêt à considérer que les relations de couple peuvent être rompues, qu'elles ne sont plus toujours éternelles, et qu'il importe surtout d'apprendre à bien savoir se séparer. Du coup, la pression et la charge qui pèsent sur les enfants sont nettement moins lourdes. Ce n'est pas que l'enfant ne souffrira plus de perdre une famille, mais, en accordant un large droit de visite au parent qui n'a pas sa garde – puis en le respectant – et en réduisant les tensions entre les deux ex-conjoints, que les nombreuses alternatives qui s'offrent alors à lui peuvent s'avérer être aussi un gain.»

«Une „famille reconstituée“? Qu'est-ce que c'est que ça?» me demanda Ursula B. quand j'utilisai cette expression au cours de notre entretien. Moi aussi, je ne la connaissais que depuis peu: c'est une famille dont un des deux partenaires – ou les deux – a déjà été marié, et dans laquelle ses enfants vivent avec lui et son nouveau conjoint. Le fait de ne pas réaliser qu'on vit soi-même dans une de ces familles s'explique probablement en grande partie par les tabous et le refoulement. Au Service de consultations familiales de Munich, Roland Weber est à la disposition des familles reconstituées, auxquelles il propose aussi des thérapies et des séminaires. Mais la plupart de celles qui viennent le consulter le font d'abord parce qu'un de leurs membres, un enfant souvent, manifeste des troubles de comportement; elle se conduisent donc comme des familles «normales».

Peu à peu, les tabous disparaissent. Les participants à un séminaire de Roland Weber se sont constitués en groupe d'entraide. Lui-même est coauteur d'un livre sur ces familles reconstituées, qui en est aujourd'hui à sa troisième édition. En la préparant, les quatre auteurs se sont rendu compte qu'ils avaient trop insisté auparavant sur «l'importance du champ thérapeutique et des problèmes. C'est pourquoi nous avons décidé, de souligner davantage les aspects positifs propres à ces familles. On peut dire qu'elles sont plus mûres, plus créatives que les autres. Elles sont contraintes de vivre différemment. Ce n'est pas une tâche facile. Mais les individus qui réussissent à la maîtriser acquièrent une grande maturité. Celui qui s'obstine à ne considérer que les aspects négatifs de la séparation ne voit pas qu'elle est aussi le commencement d'une nouvelle vie, une chance que l'on peut saisir; qu'avec la séparation, quelque chose de nouveau se développe.»

Irène Théry, dont les recherches portent depuis une dizaine d'années sur les conséquences du divorce et sur les familles reconstituées après une séparation, remarque, elle aussi, des tendances encourageantes. Au début des années 80, en analysant les jugements de divorces, elle avait pu distinguer deux types de situations.

1. Celle où un seul des deux parents avait la

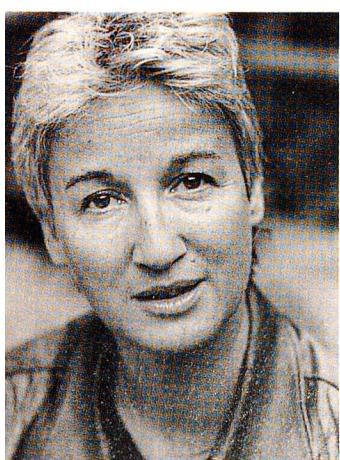


PHOTO: KATHARINA KRAUSS/VONOW

garde de l'enfant, l'autre ayant conclu avec lui une sorte de pacte de non-intervention; 2. Celle où les deux parents se partageaient la garde de l'enfant, ayant décidé d'assumer «ensemble» leurs rôles de père et mère. Dans la première situation, le nouveau conjoint du parent divorcé peut avoir un rôle plus important à jouer. «Je suis en train d'analyser les résultats d'une autre enquête, toute récente», remarque Irène Théry. «Ils traduisent une évolution qui tend à faire une synthèse entre ces deux types de situations. On cherche davantage, aujourd'hui, à réorganiser complètement les relations familiales après un divorce. Cela touche en particulier le nouveau partenaire, dont la fonction, dans la vie de l'enfant qui n'est pas le sien, est essentielle, même si la loi ne le reconnaît toujours pas. Les parents divorcés cherchent des solutions qui respectent les liens inextricables qui les unissent à l'enfant, mais qui affirment aussi le rôle du nouveau conjoint; et ils s'efforcent de définir ce rôle. Pour l'enfant, cette personne n'est ni un ami, ni un copain, ni un père ou une mère, mais un adulte qui occupe une place dans une situation très particulière.» S'agit-il d'une espèce de réciprocité - plus son droit à intervenir serait reconnu au parent qui n'a pas la garde de l'enfant, plus le rôle du nouveau conjoint le serait aussi? Irène Théry: «C'est exactement ça. Les mentalités ont évolué. Naguère encore, on croyait devoir enlever quelque chose à l'un pour pouvoir l'offrir à l'autre; aujourd'hui, on commence à penser que l'on peut donner quelque chose à tous les deux.»

MARTIN SPEICH



PHOTO: LINDA SCHAEFFER/STOCK SOUTH

Les médias ont découvert le «nouvel homme», capable de reconnaître et de montrer ses côtés féminins sans craindre de perdre ce qui fait sa virilité.

● Cette photo d'un soldat qui donne le biberon à un bébé illustrait, cet été, l'article d'un magazine américain qui relatait l'envoi des troupes dans le Golfe persique.

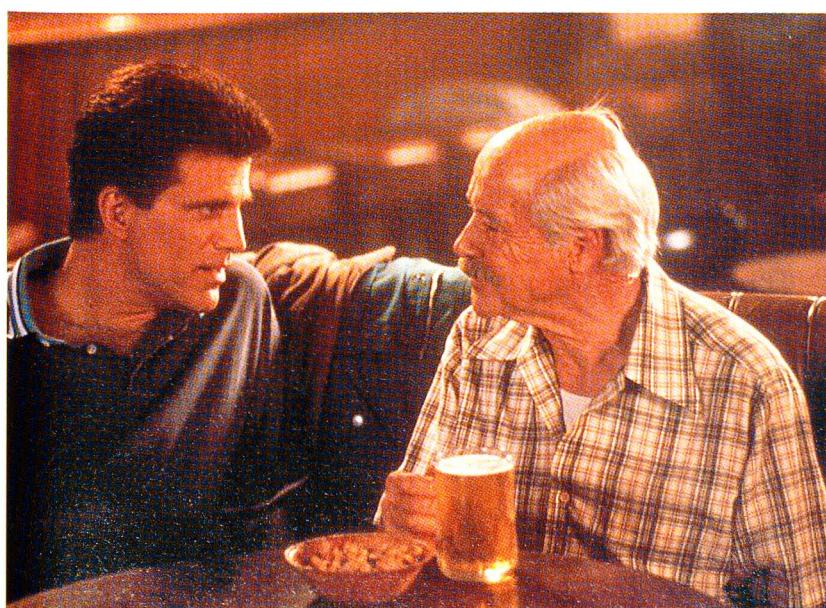


PHOTO: UIP/SCHWEIZ

● Dans «Look Who's Talking», John Travolta partage la vedette du film avec un petit enfant qui dit des choses fort intéressantes sur la vie de famille.

● Une scène de «Dad», film dans lequel Jack Lemmon joue un de ses rôles sérieux, donne pour sa part raison à la sociologue Maria Rerrich quand elle dit: «Les hommes peuvent, s'ils veulent.» Lemmon incarne un vieil homme

aux idées conservatrices qui, à la maison, se soucie comme d'une guigne des tâches ménagères. Le jour où sa femme, après une attaque cardiaque, doit être hospitalisée, son fils, un homme d'affaires qui n'est pas moins conservateur que lui, vient l'aider. Ensemble, ils font le ménage, la cuisine et la vaisselle; et, du coup, ils nous apparaissent plus dignes.